

NOTES DE LECTURE

Aurélie GODET

Le Tea Party, Portrait d'une Amérique désorientée

(Éditions Vendémiaire, Paris, 2012, 252 p., 21 €)

L'EXTRÊME DROITE D'UNE AMÉRIQUE À LA DÉRIVE

Le mouvement du *Tea Party*, qui a occupé la une des médias américains entre 2009 et 2011, méritait une étude sérieuse. L'ouvrage recensé en offre une, claire et documentée : entrée en scène, contenu idéologique, portrait-robot des militants, formes de la contestation avec le recours efficace aux réseaux sociaux, aux *talk-shows* et à la radio. Contrairement à la présentation qu'en donne l'éditeur, il ne s'agit pas de « laissés pour compte », mais bel et bien de membres des couches moyennes, résidant dans des banlieues aisées, très majoritairement blancs et mâles, comme le montre fort bien l'auteur. Leur colère a une double origine, la crise économique et sociale, qui a brisé un certain nombre des mythes auxquels ils adhéraient, et les mesures, à vrai dire discutables, qui ont été prises ces dernières années pour y faire face, d'une part, le fait aussi que le pays a élu président un mulâtre au parcours atypique, aux prénoms dérangeants et au calme trop cérébral. Cette colère se traduit par un antiétatisme qu'Aurélie Godet analyse avec pertinence. Ce qui est remis en

cause, ce n'est pas tant l'État central que les mesures redistributives ou réformatrices qu'il peut prendre. Il en était déjà ainsi au moment de la déségrégation, au nom des droits des États fédérés, entendez du « Sud profond » et de ses racistes impénitents. Les passages consacrés à la lecture de la Constitution que font les *tea partiers* sont à cet égard éclairants. Ceux-ci s'opposent à l'extension de la couverture maladie, mais ne disent rien contre les programmes Medicaid et médicale, qui concernent les retraités et les plus pauvres, ni bien sûr contre le budget de la défense et les atteintes aux libertés sous le couvert de la lutte contre le terrorisme.

Le livre risque cependant de laisser ses lecteurs insatisfaits dans la mesure où le travail de l'auteure reste bloqué, non par des *a priori*, mais par l'insistance placée sur certains aspects. Une assimilation est faite entre le mouvement du *tea party* et le *libertarianisme*, courant selon lequel le rôle de l'État se limite à la préservation de l'ordre public, tout le reste étant du ressort des individus et de leur libre organi-

sation. Des libertariens sont en effet dans le mouvement, mais on en trouve également dans la lutte contre les aventures guerrières à l'étranger ou pour la défense des immigrés latino-américains. Plus encore, Aurélie Godet souligne de façon excessive le spontanéisme du phénomène et la structure informelle de certains de ses groupements, ce qui a été vrai, mais ne donne pas une image complète. L'auteure ne cache certes pas le soutien multiforme – financement, aide à l'organisation, relais de pouvoir et d'influence – que lui ont donné les médias les plus réactionnaires du pays, des fondations et autres groupes de réflexion (*think tank*) entretenus par une fraction du grand patronat dont les frères Koch sont emblématiques. Elle ne va cependant pas plus loin. Or, si le mouvement du *tea party* a fait une entrée en scène spectaculaire dans la vie politique des États-Unis, il était précédé par d'autres mouvements et d'autres courants, qui constituent la toile

de l'extrême droite américaine, en marge, aux franges et à l'intérieur du parti républicain : galaxie des « *hate groups* », patriotes autoproclamés, racistes déclarés, nativistes, c'est-à-dire xénophobes violemment hostiles à l'immigration teintée, fondamentalistes de toutes obédiences en guerre contre la théorie de l'évolution, l'hétérodoxie sexuelle, la laïcité, et qui prônent une forme de théocratie. Lors des primaires du parti républicain, les candidats se réclamant du *tea party* n'ont pas fait long feu, mais le mouvement s'est en partie retrouvé derrière ceux qui représentaient cette extrême droite. Il faut appeler un chat un chat. Le *tea party* en est une composante, qui s'entremêle à d'autres et, ensemble, ils pèsent d'un poids grandissant dans la vie politique des États-Unis. C'est là l'une des illustrations, en même temps que l'un des moteurs, de la dérive que connaît le pays.

PATRICE JORLAND